reine, elles savent en produire une autre, en mettant les larves d'ouvrières dans des cellules plus grandes que les cellules ordinaires, et en leur donnant une nourriture particulière. Ce fait se tarda à être confirmé par un grand nombre d'observations, et particulièrement par Huber, lequel appartenait à cette petite école de naturalistes genevois qui, depuis Bonnet, a fourni à la science de si grands noms, les Tremblay, les Saussure et les Candolle. On sait que Huber, aveuglé dès sa jeunesse, avait besoin, pour ses observations, des yeux d'un de ses domestiques, nommé Burmens, qui, par le zèle et l'intelligence dont il se fit preuve en aidant son maître, a mérité de ne pas être oublié dans l'histoire de la science. Huber, en poursuivant les études de Schirach, s'assura également que, dans certaines conditions exceptionnelles, les abeilles ouvrières, considérées jusqu'alors comme des êtres neutres, produisaient aussi des œufs, mais que les animaux qui sortaient de ces œufs appartenaient presque toujours au sexe mâle. On ne reconnut que ce fait se trouvait déjà dans Aristote. Toutes ces observations conduisirent à penser que les abeilles ouvrières n'étaient que des femelles incomplètes, et bientôt les dissections anatomiques en démontrèrent l'exactitude. Il est intéressant d'avoir à ajouter que cette preuve fut donnée par une femme, Mme Jurine, femme d'un chirurgien célèbre de Genève, qui fut aussi naturaliste, disant qu'elle avait vu, dans les cellules d'ovaires analogues à celles de l'abeille femelle, mais incomplètement développées.

Telles étaient les connaissances que l'on possédait sur la génération des abeilles, lorsque, il y a une dizaine d'années, de nouveaux problèmes furent soulevés sur cette question. L'attention des abeilles actuelles est fort négligée en France, et, si l'on excepte un très-petit nombre d'amateurs, elle est généralement abandonnée à des paysans ignorants. Il n'est pas même dans certaines parties de l'Allemagne orientale, où la culture des abeilles constitue depuis longtemps une branche importante de l'économie rurale, et où les diverses questions qui se rattachent à l'histoire naturelle et à l'élevage de ces animaux sont étudiées et discutées avec beaucoup de soin. Il y a là des sociétés et des congrès d'apiculteurs; il y a des journaux consacrés uniquement destinés à traiter les questions d'apiculture. Ceci n'est point d'ailleurs un fait nouveau. Nous avons déjà vu qu'un apiculteur du siècle dernier, Schirach, a fait dans ces contrées une découverte qui restera dans l'histoire de la science. De nos jours, un fait semblable s'est reproduit. Un autre apiculteur, nommé Dzierzon, curé à Carlsmarkt, en Silésie, a fait une découverte beaucoup plus remarquable encore que celle de Schirach, qui, après avoir, pendant plusieurs années, rencontré de nombreuses contradictions et excité une vive polémique, paraît être aujourd'hui confirmée de la manière la plus éclatante par les observations de deux illustres naturalistes, MM. Leuckart et de Siebold.

M. Dzierzon admet que les abeilles possèdent deux modes de reproduction: une génération normale, qui exige le concours des deux sexes et nécessite une fécondation préalable; une génération anormale, qui se fait sans le concours des sexes et sans fécondation. Or, le premier mode de reproduction est normal, qui exige le concours des deux sexes et nécessite une fécondation préalable; une génération anormale, qui se fait sans le concours des sexes et sans fécondation. Or, le premier mode de reproduction est normal, qui exige le concours des deux sexes et nécessite une fécondation préalable; une génération anormale, qui se fait sans le concours des sexes et sans fécondation.

Telle est, en résumé, l'expression succincte de la théorie Dzierzon, comme on l'appelle en Allemagne. Une circonstance très-singulière, mais qui cependant se reproduit constamment, c'est que les faits qui sont le plus à notre portée sont bien souvent ceux que nous méconnaissons le plus et sur lesquels nous nous faisons le plus d'idées fausses.

Malgré le grand nombre d'observateurs qui ont étudié les mœurs des abeilles, il a fallu attendre les travaux de Huber pour que l'on arrivât à savoir comment se font les mariages des abeilles; et ce n'est même que par les observations de M. Dzierzon et de M. de Berlepsch, qui possède à Seebach un établissement modèle pour l'apiculture, observations confirmées par les études anatomiques de MM. de Siebold et Leuckart, que l'on a mis le fait en pleine lumière. Les mariages des insectes ont lieu, pour un très-grand nombre d'espèces, pendant le vol, et les abeilles sont dans ce cas. Ce qui a pu pendant longtemps faire penser qu'il en était autrement, c'est que les unions de ces animaux sont très-rapides et que la consommation de l'acte générateur n'exige que quelques instants. Aussi est-il extrêmement rare de prendre la nature sur le fait. Mais divers observateurs ont eu occasion de ramasser des couples qui étaient tombés par terre pendant la durée de l'union sexuelle. Les dissections faites par M. de Siebold sur de semblables couples ne permirent point de douter que, dans le cas dont il parle, l'acte générateur n'ait été réellement consommé. D'autre part, les observations anatomiques faites par M. Leuckart sur les mâles ou bourdons con-

firmement le fait par une méthode différente. Le système respiratoire des abeilles, comme celui de tous les insectes de l'ordre des hyménoptères, présente un très-grand nombre de vaisseaux qui se gonflent d'air pendant le vol, pour diminuer le poids du corps de l'animal. M. Leuckart s'est assuré que ce gonflement du système respiratoire était nécessaire pour faire sortir du corps du mâle les organes générateurs, et les rendre aptes à l'accomplissement de la fonction.

Ce fait étant établi, voyons comment il se rattache à la théorie de M. Dzierzon, qui en a fait son point de départ pour établir que les abeilles mâles ou les faux bourdons sont produits sans fécondation préalable. D'abord M. de Siebold rappelle que, dans toute la classe des insectes, la fécondation n'est pas nécessaire pour donner lieu à la sortie des œufs. Ce n'est d'ailleurs qu'un cas particulier d'une loi très-générale, dont les oiseaux nous présentent de remarquables exemples, connus de tous les temps et que l'on a constatés tout récemment chez les cellules des animaux mammifères. Mais la difficulté commence lorsqu'il s'agit de savoir si les œufs qui n'ont point été fécondés peuvent se développer et si, en se développant, ils produisent toujours des mâles. Voici sur quels faits M. Dzierzon s'est appuyé pour établir sa théorie: quand une abeille est privée d'ailes, elle ne peut s'accoupler; nous avons montré ce qui l'en empêche. Eh bien! cette abeille possédant encore la faculté de pondre des œufs féconds, mais les œufs qu'elle pond sont toujours des œufs de mâle. Lorsqu'un pareil événement se produit, il se manifeste dans la ruche par un fait singulier: les mâles plus âgés préparent les abeilles ouvrières, pour servir de berceau à l'œuf et à la larve qui doit en sortir, sont de trois grandeurs, les plus grands pour les femelles complètes ou reines, les moyens pour les bourdons, et les plus petits pour les abeilles ouvrières. Une femelle dont les ailes sont bien conservées et que rien n'a empêché d'accomplir l'acte génital dépose à volonté des œufs de mâle et des œufs de femelle dans les cellules qui leur sont destinées. Mais il n'en est pas de même pour la femelle restée vierge; elle pond indifféremment dans les cellules d'ouvrières, comme dans les cellules de mâles, des œufs qui n'ont point été fécondés et qui donneront naissance à des bourdons. Or, il arrive un moment, pendant le développement de la larve, où la taille de cette larve n'est plus en rapport avec la cellule d'ouvrière qui lui a été assignée pour demeure; et il faut que les ouvrières fassent une cellule plus grande, en agrandissant les pans avec des cellules voisines, ou qu'elle se déforme en une cellule plus grande, en déformant la cellule voisine. Or, dans ce cas, il y a une déformation très-singulière des cellules, que les apiculteurs allemands appellent *bucketige waben* (gâteaux bossus), de même que les cellules de la couvée le nom de *bosser* (*bosses*).

Comme ce fait pourrait laisser des doutes, M. de Berlepsch a voulu le soumettre à une vérification expérimentale. Ayant obtenu de quelques reines à une époque avancée de l'année et où les bourdons n'existent plus, il parvint à en conserver une pendant l'hiver. L'année suivante, avant le 2 mars, elle avait pondé plus de 1,500 œufs qui étaient exclusivement mâles. Cette femelle fut alors adressée à M. Leuckart, qui en fit la dissection. Elle était vierge.

Ces faits et d'autres encore qu'il serait long et superflu d'énumérer établissent la réalité de l'opinion de M. Dzierzon sur la fécondation des mâles sans fécondation. Mais M. Dzierzon y ajoute une autre particularité non moins importante, c'est que la fécondation ou la non-fécondation des œufs est pour la reine un acte tout volontaire. Elle féconde l'œuf qu'elle dépose dans une cellule royale ou une cellule d'ouvrière et ne féconde pas celui qu'elle dépose dans une cellule de mâle. Ce fait a donné lieu à une application pratique intéressante. Il peut se faire que le nombre des abeilles d'une ruche ne soit pas suffisant pour accomplir les différents services nécessaires à l'existence de la petite société; il peut se faire également que l'on veuille multiplier le nombre des mâles pour former des essaims. Voulez-vous augmenter le nombre des mâles ou celui des femelles; la théorie de M. Dzierzon vous en donne les moyens. Placez dans la ruche un gâteau composé de cellules d'ouvrières; la reine viendra y déposer des œufs d'ouvrières; placez-y, au contraire, un gâteau composé de cellules destinées aux bourdons, et la femelle y déposera des œufs dont il ne naîtra que des bourdons. Cette pratique est aujourd'hui suivie en Allemagne par tous les apiculteurs intelligents, pour lesquels M. Dzierzon a construit des ruches d'après ce principe.

MÉTALLOLOGIE adj. (mé-tal-lo-lo-gi-ke — rad. *métallo*). Qui se rapporte aux métaux.

MÉTALLOSCOPIE s. f. (mé-tal-lo-sko-pi — du gr. *metallon*, métal; *skopé*, j'examine). Étude de l'influence que produit le contact de certains métaux sur la distribution du flux nerveux dans le corps humain.

MÉTALLOSOPHIQUE adj. (mé-tal-lo-sko-pi-ke — rad. *métalloscopie*). Qui se rapporte à la métallosophie: *Les phénomènes métallosophiques découverts par le docteur Burg*.

MÉTALUMINE s. f. (mé-tal-u-mi-ne — du

préf. *meta*, et de *alumine*). Chim. Modification soluble de l'alumine, ainsi nommée par Graham.

MÉTANAPHTALINE s. f. (mé-ta-na-fta-li-ne — du préf. *meta*, et de *naphthaline*). Chim. Hydrocarbure solide, qui se produit dans le pétrole, par la pesanteur solide, et qui passe avec les dernières portions. On lui a aussi donné le nom de *rétrixirène*.

MÉTANÉTHOL s. m. (mé-ta-né-tol). Chim. Produit qui se forme par la distillation de l'anisole en même temps qu'il reste l'isaneéthol.

MÉTANIRE, femme de Célèus, d'Éleusis. Elle accueillit Cérés à son passage dans la ville sainte, et Cérés, par reconnaissance, voulut procurer l'immortalité à Triptolème, fils de Métanire; mais celle-ci, par son imprudence, empêcha Cérés de réaliser ce dessein.

MÉTANITROXYLIDINE s. f. (mé-ta-ni-tro-ksi-li-di-ne — du préf. *meta*, de *nitre*, et de *xylydine*). Chim. Se dit de l'une des modifications isomériques de la nitroxylydine. Ce corps, encore désigné sous le nom de nitro-amidoxylène, est étudié et décrit au mot *XYLYDINE*, tome XV du *Grand Dictionnaire*, page 1405.

MÉTASILICATE s. m. (mé-ta-si-li-ka-te — du préf. *meta*, et de *silicate*). Chim. Sel de l'acide métasilicique, ou premier anhydride silicique. On applique encore quelquefois le préfixe *meta* aux polysilicates qui proviennent d'anhydrides d'acides polysiliciques; ainsi, par exemple, le silicate de sodium, transformé en silicate de sodium, est désigné par le nom de silicate métasilicique.

MÉTASTANNATE s. m. (mé-ta-stann-na-te — du préf. *meta*, et du lat. *stannum*, étain). Chim. Sel formé par la combinaison de l'acide métastannique avec une base.

méthylate). Chim. Sel obtenu par la combinaison de l'acide méthylé avec une base.

MÉTHYLACÉTATE s. m. (mé-ti-la-sé-to-ne — rad. *méthyle*, et de *acétate*). Chim. Sel formé par la combinaison de l'acide méthylacétique avec une base.

MÉTHYLACÉTIQUE adj. (mé-ti-la-sé-to-ne — de *méthyle*, et de *acétique*). Chim. Se dit d'un acide obtenu par l'action du sodium sur l'acétate de méthyle pur.

MÉTHYLIDITHIONIQUE s. m. (mé-ti-li-di-thi-o-ni-ke — de *méthyle*, et de *dithionique*). Chim. Se dit d'un acide obtenu à l'état de sel sur le zinc-méthyle.

MÉTHYLÉNÉSULFITE s. m. (mé-ti-lé-ne-sul-fi-te). Chim. Sel de l'acide méthylénésulfureux. Ces sels, encore connus sous les noms de méthionates et de sulfométhionates, sont étudiés et décrits, en même temps que leur acide générateur, au mot *SULFUREUX*, tome XIV du *Grand Dictionnaire*, page 1236.

MÉTHYLÉNÉSULFUREUX adj. (mé-ti-lé-ne-sul-fu-reux). Chim. Se dit de l'éther acide du méthylène. Cet acide, encore connu sous les noms d'acide méthionique et d'acide méthylénésulfureux, est étudié et décrit au mot *SULFUREUX*, tome XIV du *Grand Dictionnaire*, page 1236.

MÉTHYLGYCOLLE s. m. (mé-ti-lé-ko-ko-le — de *méthyle*, et de *glycolle*). Chim. Corps obtenu par ébullition de la créatine avec l'eau de baryte, etc. Il est isomère de la lactamide.

MÉTHYLHYDANTOÏNE s. f. (mé-ti-li-han-to-i-to-ne — de *méthyle*, et de *hydrantoi*). Chim. Corps produit par l'action de la baryte sur la créatine.

MÉTHYLIRISINE s. f. (mé-ti-li-ri-si-ne). Chim. Matière résineuse basique, obtenue par l'action du sulfate de méthyle sur la quinoïne.

MÉTHYLMERCAPTAN s. m. (mé-ti-lé-mér-ka-p-tan — de *méthyle*, et de *mercaptan*). Chim. Corps obtenu en distillant sur l'eau Chalmers l'acide méthylique et le sulfhydrate de potassium.

MÉTHYLMÉTANOL s. m. (mé-ti-lé-mé-tan-ol — de *méthyle*, et de *anantol*). Chim. Composé qui se obtient par la distillation d'un mélange d'acétate de sodium et d'acétate de sodium, et que quelques chimistes identifient avec l'acétone méthylalcoylique.

MÉTHYLSULFOCYANE s. m. (mé-ti-lé-sul-fu-si-a-ne — de *méthyle*, et de *sulfo-cyane*). Chim. Corps obtenu en distillant une solution concentrée de sulfocyanate d'acide chlorhydrique avec l'acétone méthylalcoylique.

MÉTHYLSULFURIQUE adj. (mé-ti-lé-sul-fu-ri-ke — de *méthyle*, et de *sulfurique*). Chim. Se dit de deux acides, l'un simple, l'autre double, formés en mêlant l'acétone avec de l'acide sulfurique.

MÉTHYLOXAMIDE s. f. (mé-ti-lé-lo-ka-mi-de — de *méthyle*, et de *oxamide*). Chim. Corps analogue à l'oxamide, obtenu par distillation de l'oxalate de méthylène.

MÉTHYL-PARACRYSTAL s. m. (mé-ti-lé-pa-ra-kris-tal). Chim. Sel de l'acide méthyl-paracristalique. Ce sel est souvent désigné sous le nom de méthyl-racémate. Il est décrit au mot *TARTRIQUE*, tome XIV du *Grand Dictionnaire*, page 149.

MÉTHYL-PARATARTRIQUE adj. (mé-ti-lé-pa-ra-tar-tri-ke). Chim. Se dit du paratartrate neutre de méthyle, qu'on appelle éther méthyl-paratartrique, et du paratartrate d'acide radical, qu'on appelle éther méthyl-paratartrique. V. *TARTRIQUE*, au tome XIV du *Grand Dictionnaire*, page 149.

MÉTHYL-PHÉNIDINE s. f. (mé-ti-lé-phé-ni-di-ne). Chim. V. *ANISIDINE*, dans ce *Supplément*.

MÉTHYL-RACÉMIQUE adj. (mé-ti-lé-rasé-mi-ke — de *méthyle*, et de *racémique*). Chim. Appelle éther méthyl-racémique, et du racémate acide de méthyle, qu'on appelle acide méthyl-racémique. L'acide méthyl-racémique est décrit au mot *TARTRIQUE*, tome XIV du *Grand Dictionnaire*, page 149.

MÉTHYL-SILICIQUE adj. (mé-ti-lé-si-li-ki-ke — de *méthyle*, et de *silicique*). Chim. Se dit de divers silicates de méthyle ou éthers méthyl-siliciques et des chlorhydrates ou éthers méthyl-siliciques, qui sont la substitution de 1, 2 ou 3 atomes de chlore à 1, 2 ou 3 groupes méthylés. On désigne ces chlorhydrates par les noms de mono-, di- et trichlorhydrates méthyl-siliciques. V. *SILICATE*, au tome XIV du *Grand Dictionnaire*, page 732.

MÉTHYL-SULFOTHYMOLOGIQUE adj. (mé-ti-lé-sul-fu-thi-mo-lo-gi-ke — de *méthyle*, et de *sulfothyologie*). Chim. Se dit d'un acide qui est la substitution dérivée du méthyl-thymol par la substitution d'un résidu monosulfométhylé d'acide sulfurique (SOH) à un atome d'hydrogène du radical thymyle.

MÉTHYL-TARTRATE s. m. (mé-ti-lé-tar-trate — de *méthyle*, et de *tartrate*). Chim. Sel de l'acide méthyl-tartrique. Comme son acide générateur, ce sel est décrit au mot *TARTRIQUE*, tome XIV du *Grand Dictionnaire*, page 149.

MÉTHYL-THIOSINAMINE s. f. (mé-ti-li-ti-o-si-na-mi-ne — de *méthyle*, et de *thiosinamine*). Chim. Sirop brun, incristallable, que l'on prépare par l'action de la méthylamine sur l'essence de moutarde.

MÉTHYL-THYMOL s. m. (mé-ti-lé-mol — de *méthyle*, et de *thymol*). Chim. Composé qui dérive du thymol par la substitution d'un groupe méthyle à l'atome d'hydrogène tylique de ce ténoël.

MÉTHYL-TOLUÈNE s. m. (mé-ti-to-lu-é-ne — de *méthyle*, et de *toluène*). Chim. Composé obtenu par l'action du sodium sur le zinc et par l'action de l'anhydride sulfureux sur le zinc-méthyle.

MÉTHYNE, divinité qui présidait au vin nouveau.

MÉTHYSTICINE s. f. (mé-ti-tsi-si-ne). Chim. Substance contenue dans la racine du *pipér méthysticum*, racine à laquelle les insulaires donnent les noms d'*ava* ou *kava*.

MÉTIER s. m. — Se disait de certains territoires, dans l'ancienne Flandre.

MÉTOPIQUE adj. (mé-tô-pi-ke — du gr. *metopion*, front). Anat. Qui se rapporte au front, qui y est placé.

MÉTOSIÈME s. m. (mé-tô-si-ème — rad. *metopion*). Anat. État d'un crâne dont l'os frontal est divisé en deux par une suture.

MÉTOPIUM s. m. (mé-tô-pi-omm). Bot. Sous-genre de *sumacs*, à fleurs hémipentapétales; drupe ovale, un peu oblong, glabre, à noyau membraneux. On le trouve dans les forêts de la Jamaïque. Il fournit une gomme connue sous le nom de gomme du docteur.

MÉTRA (Jules-Louis-Hyacinthe-Olivier), compositeur et chef d'orchestre, né à Reims en 1831. Il était fils d'un avocat au barreau de Lyon; son père quitta sa profession pour suivre la troupe nommée de Mlle Duchesnois. L'enfant joua avec lui la tragédie, notamment dans *l'Alcibiade*. Lorsque son terme fut accompli, l'enfant entra au théâtre des Jeunes élèves de M. Comte. Un artiste de l'orchestre lui apprit la musique, et il profita si bien des leçons de son professeur que, renonçant à la carrière théâtrale, il put se présenter au Conservatoire, où il fut admis dans la classe d'Elwart et ensuite dans celle d'Ambroise Thomas. Il remporta, en 1853, le premier prix d'harmonie. Il se fit vers cette époque avec Henri Mürger et donna des leçons au cachet jusqu'au jour où il lui confia l'orchestre d'un solitaire *Tivoli extra muros*, le bal Robert. C'est alors que, cessant de copier de la musique, il s'adonna tout entier à la composition. Il se fit avant tout connaître par des valses et des polkas, dont quelques-unes, les *Roses*, les *Yague*, les *Violètes* et *l'Éclaircie*, devinrent populaires en naissant. Il dirigea bientôt l'orchestre de Mabile et du Château-des-Fleurs, où, parmi ses nouvelles compositions, on distinguait les valses: *la Sérénade*, *le Rayon de bonheur*, les *Iresses*, *l'Étoile du soir*, *l'Orion*, la *Nuit*, *Hostia*, le *Rossignol*, *Esprance*, etc. Il fut choisi en 1867 et en 1868 pour conduire l'orchestre des bals du Château. L'année suivante, il passa au Casino-Cadet. Engagé par Sari, en 1872, aux Folies-Bergère, il y a tenu pendant cinq ans le bâton de chef d'orchestre. Il a fait entendre sur cette scène, outre ses mélodies les plus connues, de gracieux motifs sur divers airs de la rétes ou pièces en vogue. Il a composé aussi de nombreux ballets, parmi lesquels nous citerons: les *Clowns*, *Champagne*, *Cigarettes*, les *Rigalbeches*, *la Posada*, les *Fausse armées*, les *Planés du Béarn*, les *Faunes*, la *Nace bohème*, *Rehe et mat*. On a joué de lui deux opérettes: *Un soir d'orope*, qui ont eu du succès. Sa légende de Valentin a contribué à la réussite du *Veilleur de nuit*, d'Edouard Baily, drame qui a été représenté le 25 avril 1869 au théâtre des Menus-Plaisirs. Tout en dirigeant l'orchestre des Folies-Bergère, il a été chargé, en 1875, de conduire celui de l'Opéra-Comique lors de son bal annuel. Filleul de M. Halévy et désigné par lui pour occuper le poste de directeur des fonctions de chef d'orchestre des bals masqués de l'Opéra, il a conduit seul, en 1878, la musique dansante de notre grande scène lyrique.

MÉTATOME s. m. (mé-tra-to-me — du gr. *metra*, matrice; *tomé*, section). Chir. Instrument pour faire l'amputation du col utérin sans abaisser préalablement la matrice.

MÉTÈRHÉMORROÏDES s. f. pl. (mé-tê-rhé-mo-ri-tes — du gr. *metra*, matrice, et de *hémorrhoides*). Pathol. Hémorrhoides utérines.

MÉTÈRHÉMPHANGITE s. f. (mé-tê-rhé-mp-han-gi-te — du gr. *metra*, matrice, et de *hémorrhoides*). Pathol. Inflammation de l'utérus et des lymphatiques correspondants.

MÉTÈROPATHIE s. f. (mé-tê-ro-pa-ti — du gr. *metra*, matrice; *patos*, maladie). Pathol. Maladie de la matrice, en général.

MÉTÉROPOLIS s. f. (mé-tê-ro-po-li — rad. *metropolis*). Siège archiepiscopal, dans l'Eglise russe.

MÉTERRAY, bourg de France (Indre-et-Loire), cant. N., arrond. et à 8 kilom. de

MÉTÈRE s. f. — Agric. Mélange de froment et de seigle ou d'orge, dans le département de la Loire.

MÉUDON, bourg de France (Seine-et-Oise), cant. de Sarves, arrond. et à 11 kilom. N.-E. de Versailles, à 8 kilom. de Paris, près de la rive gauche de la Seine; pop. aggl., 5,539 hab. — pop. tot., 6,425 hab.

MÉULAN, bourg de France (Seine-et-Oise), ch.-l. de cant., arrond. et à 32 kilom. N.-E. de Versailles, au confluent du Banthelu et de la Seine; pop. aggl., 2,324 hab. — pop. tot., 2,374 hab.

MÉUNG ou **MÉHUN-SUR-LOIRE**, bourg de France (Loiret), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. S.-O. d'Orléans, sur la petite rivière des Trois-Maisons, sur la petite rivière droite de la Loire; pop. aggl., 3,016 hab. — pop. tot., 3,624 hab. Le 7 décembre 1870, raconte M. Ch. de Freycinet dans la *Guerre en province pendant le siège de Paris*, un vigoureux effort fut tenté par trois divisions bavaroises et une division prussienne, soit environ 50,000 hommes, sans compter la cavalerie, pour prendre le siège de Meung; mais, abritée par Meung, se trouva engagée et deux régiments mecklembourgeois furent fort maltraités. Mais bientôt, les Bavarois ayant rejoint, l'attaque fut reprise; mais, sur un front très-étendu, les Meung furent surpris par la droite et l'engagement fut surtout vif dans la direction de Beaugency, où l'ennemi fit de grands efforts pour s'emparer de Meung. Les Meung furent pris, les prisonniers, 86 pièces faisaient feu, soutenues par une nombreuse réserve d'artillerie. Les batailles se prolongea jusqu'à 10 heures du soir, et furent très-vives de part et d'autre. L'ennemi fut repoussé sur toute la ligne et notre armée garda ses positions.

MÉUNIER (Étienne-Stanislas), savant et écrivain. Les derniers ouvrages qu'il a publiés sont, outre ceux que nous avons cités: *Recherches chimiques sur les oxydes métalliques* (1867, in-8°); *Recherches sur la composition et la structure des météorites* (1869, in-4°); *Cours élémentaire de géologie appliquée* (1872, in-8°); *Cours de géologie comparée professé au Muséum* (1874, in-8°); *Promenade géologique à travers le ciel* (1875, in-8°); *La Terre végétale, de quoi elle est faite, comment elle se forme*, etc. (1875, in-12); *Glaciers* (1875, in-32); *Géologie des environs de Paris* (1875, in-8°), etc.

MEURSAULT, bourg de France (Côte-d'Or), cant., arrond. et à 8 kilom. S.-O. de Beaune; pop. aggl., 2,550 hab. — pop. tot., 2,700 hab.

MEURT-DE-SOIF s. m. (meur-de-soif). Pop. Homme qui a toujours soif, ivrogne. Il Pl. des MEURT-DE-SOIF.

MEURTHE-ET-MOSELLE (DÉPARTEMENT DR). D'après le recensement de 1876, le département de Meurthe-et-Moselle a une population de 404,609 habitants. Aux termes de la loi constitutionnelle, ce département nomme 2 sénateurs et 5 députés. Dans la nouvelle organisation militaire, il fait partie de la 6^e région, 6^e corps d'armée, dont le quartier général est à Châlons-sur-Marne. Nancy et Toul sont des subdivisions de région. Nancy est le quartier général de la 11^e division de cavalerie, outre ses régiments de cavalerie, de gracieux motifs sur divers airs de la rétes ou pièces en vogue. Il a composé aussi de nombreux ballets, parmi lesquels nous citerons: les *Clowns*, *Champagne*, *Cigarettes*, les *Rigalbeches*, *la Posada*, les *Fausse armées*, les *Planés du Béarn*, les *Faunes*, la *Nace bohème*, *Rehe et mat*. On a joué de lui deux opérettes: *Un soir d'orope*, qui ont eu du succès. Sa légende de Valentin a contribué à la réussite du *Veilleur de nuit*, d'Edouard Baily, drame qui a été représenté le 25 avril 1869 au théâtre des Menus-Plaisirs. Tout en dirigeant l'orchestre des Folies-Bergère, il a été chargé, en 1875, de conduire celui de l'Opéra-Comique lors de son bal annuel. Filleul de M. Halévy et désigné par lui pour occuper le poste de directeur des fonctions de chef d'orchestre des bals masqués de l'Opéra, il a conduit seul, en 1878, la musique dansante de notre grande scène lyrique.

MEUSE (DÉPARTEMENT DE LA). D'après le recensement de 1876, la population du département de la Meuse est de 294,054 habitants. Aux termes de la loi constitutionnelle, ce département nomme 2 sénateurs et 4 députés. Dans la nouvelle organisation militaire, il appartient à la 6^e région, 6^e corps d'armée, dont le quartier général est à Châlons-sur-Marne. Verdun est une subdivision de région et le quartier général de la 12^e division de cavalerie, à Lunéville réside le général commandant la 2^e division de cavalerie. Des troupes de cavalerie qui ne font point partie du 6^e corps d'armée sont cantonnées à Bar-le-Duc, à Saint-Mihiel et à Commercy, où réside un général de brigade.

MEXIMIEUX, bourg de France (Ain), ch.-l. de cant., arrond.